

la fois. Regardez, mesdemoiselles, combien la mode est aveugle et inconsciente : dans un bal où certainement vous n'avez besoin ni de la protection ni de la compagnie particulière d'un monsieur, vous prenez son bras sans scrupule. Dans la rue où les deux vous seraient utiles vous n'osez point, parce que là c'est la coutume et qu'ici ce ne l'est point. Avonez que mademoiselle Flore qui excitait si fort votre courroux il n'y a qu'un instant, a donné le bon exemple et fait preuve en même temps d'esprit et d'indépendance. Voyons, mademoiselle Adélaïde, vous êtes jeune, jolie, aimable ; venez vous promener demain matin avec moi sur la galerie du château, je vous offrirai mon bras, vous l'accepterez. Le monde dira que nous sommes promis. Demain soir vous prendrez le bras de notre ami Charles ; mademoiselle Anais prendra le mien, le monde dira que vous êtes promise à Charles et que Mlle. Anais et moi le sommes ensemble. Après demain vous prendrez toutes deux le bras d'un autre monsieur et moi celui d'une autre demoiselle alors le monde dira que nous ne sommes promis ni les uns ni les autres et ce qui l'occupait hier par sa nouveauté lui paraîtra demain tout naturel par habitude. Dans quelque temps à Québec il sera aussi mauvais genre pour une dame de marcher à côté d'un monsieur sans prendre son bras qu'il le serait à Paris. Maintenant, mesdemoiselles, voulez-vous suivre l'exemple de Mlle. Flore ?

*Mlle. Henriette.* Elle n'en a eu raison, mais je n'oserais.

*Mlle. Julie.* Si une autre veut commencer je l'imiterai.

*Mlle. Anais.* Moi aussi.

*Mlle. Adélaïde.* Eh bien c'est dit, monsieur Jules, moi je retiens votre bras pour demain et désormais je prendrai toujours celui de tout monsieur qui me compaguera à la promenade.

*Mr. l'Éditeur,*

Tout en vous accordant une assez forte dose d'esprit, il faut avouer que vous êtes joliment bête parfois, et je le prouve... Vous attaquez avec une impudence, une effronterie, à nulles autres pareilles, le savoir-vivre des hommes, des femmes, des filles ; personne suivant vous, ne sait parler, rire, marcher, saluer, etc. et vous vous posez hardiment comme le type que la ville doit copier, au risque de voir la société devenir la proie de vos articles anti-sociaux. Comment appeler cette jactance, ce désir de commander aux usages d'un pays ? sinon une bêtise, au moins une prétention bête et ridicule... Rien n'est à l'abri des traits quelquefois envenimés de votre plume... les autorités les plus respectables, comme les plus dévouées aux intérêts bien entendus du pays, vous servent de hochets, quand elles devraient vous prouver par quelques mois de prison, qu'elles peuvent (et doivent) arrêter le mal que vous faites au gouvernement paternel que nous avons, en essayant de mettre en arrêt contre lui un peuple, qui n'a déjà que trop de dispositions à devenir fantasque-rebelle. Prenez garde à vous, jeune homme, notre bon gouverneur à son retour, aidé du savant juge-en-chef, du proc.-général, de Sir Richard Jackson, etc., etc., pourrait bien vous mettre à votre place, et que je vous souhaite pour le bonheur des gouvernants et des gouvernés.

F. Q.

[Il est bon là Mr. F. Q.]